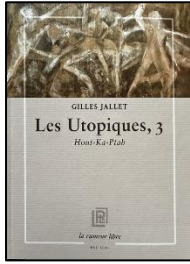


Gérard Cartier

Le jonc et l'abeille

Les Utopiques, 3 - Hout-Ka-Ptah
de Gilles Jallet (*La rumeur libre*, 2026)



Voici un recueil parfaitement inactuel dans sa matière, comme on le pressent à son sous-titre, *Hout-Ka-Ptah* (nom du temple de Ptah à Memphis), qui en définit le cadre géographique (l'Égypte) et temporel (le Moyen-Empire, c'est-à-dire entre les XVII^e et XX^e siècles avant notre ère), et qui donne pourtant un puissant sentiment de vie, emportant le lecteur jusqu'aux dernières pages sans que l'intérêt faiblisse. S'il est difficile d'être plus éloigné des vicissitudes de notre époque, c'est un recueil parfaitement contemporain dans sa forme – dans le découpage des vers, dans le jeu incessant sur les mesures et les rythmes. C'est ce que je vais essayer de montrer, en espérant que le pharaon Kih-Oskh d'heureuse mémoire m'assiste...

Pour n'être pas sans quelques précédents récents (on songe en particulier au *Kambuja* d'Yves di Manno) et plus anciens (la préface évoque *Cathay* d'Ezra Pound et *Stèles* de Segalen) la démarche de Gilles Jallet n'en est pas moins très originale. Il a en effet recréé, ou plutôt réinventé et réinterprété cinq textes de l'ancienne Égypte, en poète et non en érudit, en s'appuyant sur des traductions scientifiques dans diverses langues (français, allemand, anglais). Dans une intéressante introduction, qui explicite le contexte historique et littéraire dans lequel s'inscrivent ces textes, il souligne l'ébranlement qu'il a ressenti à la découverte du grand rouleau de papyrus de Berlin (490 cm de long pour 21 cm de haut), contenant les aventures de Sinouhay, la plus importante des œuvres du corpus ici rassemblé, émotion mêlée de fascination qui a déclenché le désir de s'emparer de ce texte célèbre en son temps pour le réinventer dans notre langue, dans une prosodie autre, « modernisée et versifiée » – mieux encore, pour le faire sien, comme en témoigne le sous-titre qu'il lui a donné : *L'Autoportrait*.

On associe encore spontanément le récit à la prose et le lyrisme (terme ambigu mais commode) à la poésie. C'est un topos d'essence romantique, qui n'a pas toujours été vrai (il suffit de remonter quelques siècles en arrière pour s'assurer du contraire), et dont nous sommes en partie sorti à l'occasion du foisonnement d'expériences qui ont caractérisé notre poésie depuis les années 70. Il existe donc un courant narratif, souvent rattaché à l'épopée (terme lui aussi ambigu, qui s'est autrefois ancré dans les circonstances – la résistance contre le nazisme ou la lutte anticoloniale par exemple), caractérisé par une appréhension des mouvements du monde, dans leur complexité sociale et historique, et qui, pour être minoritaire, n'en manifeste pas moins beaucoup d'inventivité. Celle-ci y est plus qu'ailleurs nécessaire. En poésie, la conduite d'un récit réclame un instrument particulier si l'on veut échapper à l'impression de lire une prose découpée au hasard. C'est l'un des mérites de Gilles Jallet de s'être forgé un tel instrument.

Ses livres précédents couvrent un large éventail de thèmes et de références (il incline volontiers à la philosophie et, ceci lié à cela, manifeste un tropisme pour le romantisme allemand qui surprendrait peut-être un lecteur ne connaissant que ce recueil égyptien), et il use de modalités d'écriture variées. Pour *Hout-Ka-Ptah*, frappé par la beauté visuelle des textes originaux, il a inventé une strophe longue, un bloc de vers inégalement scandé, contrarié de retraits, miné

d'espaces, qui parle à l'œil aussi bien qu'à l'oreille, parfaitement adapté à son objet. Je donnerai ici, pour le montrer, deux extraits du long poème de *Sinouhay*.

Alors qu'il combat en Lybie, Sinouhay, un haut dignitaire, gouverneur des domaines, « juste et noble / de cœur », apprend la mort de pharaon et surprend des paroles de conspiration. Inexplicablement frappé de terreur, il s'enfuit, comme poussé par un dieu, et passe le reste de sa vie hors d'Égypte. Il acquiert la confiance d'un souverain local, qui lui assure richesse et considération. Mais l'âge venant, la nostalgie le saisit :

La vieillesse est descendue
 l'épuisement l'a rattrapé
 mes yeux faiblissent
 mes bras et mes jambes sont déliés
 mon cœur
 suit le chemin de longue lassitude
 Je sens la mort approcher
 Plût aux dieux
 de me conduire vers la ville éternelle
 où règne la reine de l'univers
 afin que mon cœur sache
 ce qui fut accompli en perfection
 pour ses enfants
 et qu'il connaisse près d'elle
 l'éternité d'un instant de bonheur

Sinouhay est alors rappelé par le pharaon, « celui du jonc et de l'abeille », qui l'accueille avec magnificence...

Les rides des ans ont disparu sur mes chairs
 j'ai été épilé
 mes cheveux furent peignés
 j'abandonnais ma saleté au désert
 je fus vêtu de vêtements de lin fin
 et oint d'huile de première qualité
 je ne suis endormi dans un vrai lit
 j'ai lassé le sable à ceux qui y vivent
 et l'huile d'olive à ceux qui s'en enduisent

...lui donne une maison de maître, des serviteurs, et fait ériger pour lui une pyramide ornée « d'une statue lamée d'or / avec un pagne d'électrum », afin qu'il meure parmi son peuple, dans le respect de ses rites.

Parmi les autres textes de ce recueil, deux ont un peu d'ampleur : 1. *L'île du serpent Ka*, écrit sur un papyrus qui n'a été exhumé, non déroulé, qu'en 1880... dans les réserves de L'Ermitage ! récit en abyme dont le cœur est un conte fantastique digne de notre moyen-âge : un naufragé échoue sur une île merveilleuse, habitée par un serpent géant, qui le nourrit – on se souviendra de semblables voyages (celui de saint Brendan par exemple) vers ce qui semble être un paradis. 2. *Débat entre un homme et son Ba* – c'est-à-dire quelque chose comme son âme, qui se manifeste à la mort de l'homme, qui s'unit à son cadavre, mais qui mène une existence en partie autonome –, texte au début lacunaire, d'une leçon assez obscure, mais qui souligne l'importance des rites funéraires dans la société égyptienne.